

tous les biens ; en rendant grâce à l'auteur de toutes choses, un jour il sera content de son sort ; il sera mieux défendu de toutes les séductions de la vanité, en même temps qu'il sera protégé contre tout ce qui pourrait l'avilir ; il saura mieux se respecter lui-même.

L'éducation religieuse enseigne à l'enfant la reconnaissance, la confiance, en lui montrant dans le bienfaiteur suprême le régulateur de ses destinées ; elle lui enseigne la bienveillance, en lui faisant reconnaître des frères dans ses semblables ; elle lui enseigne le désintéressement, la générosité en lui révélant les desseins du créateur dans la distribution de ses dons ; en lui découvrant le touchant privilège par lequel la créature humaine est associée à ses plans, et peut devenir l'instrument de la bonté divine.

L'éducation religieuse protège naturellement cette innocence, cette candeur, cette ingénuité qui est l'aimable attribut du premier âge ; elle les garantit contre le souffle des passions et la contagion du vice. Elle entretient la paix du cœur, le calme des sens, la sérénité de l'esprit, la rectitude du jugement, elle ouvre ainsi la voie à la raison, en même temps qu'elle conserve les garanties du bonheur.

L'éducation religieuse vient au secours de la faiblesse de l'enfance ; elle donne un tour plus sérieux aux idées de l'enfant ; elle le détourne de la dissipation ; elle soutient sa volonté par de puissants motifs ; elle lui inspire une douce sécurité ; elle le défend des vaines alarmes.

Vous le voyez, Messieurs, ces bienfaits de l'éducation religieuse s'adressent spécialement à l'enfance. Ces bienfaits deviennent plus sensibles tout ensemble et plus utiles en raison même de ce que l'enfant est encore dans l'âge le plus tendre. L'éducation religieuse doit se placer à l'origine de l'éducation morale, pour la diriger, l'animer et la protéger. La nature elle-même nous l'indique ; elle a pris soin de préparer cette heureuse alliance, parce qu'elle voulait l'établir ; elle a mis dans le cœur de l'enfant, une disposition favorable, qui lui fait rechercher avec empressement, embrasser avec joie, recevoir avec fidélité les douces influences des vérités religieuses ; l'enfant qui commence à réfléchir se repose dans le sein de la religion, comme l'enfant au berceau dans les bras maternels. Lorsqu'on a voulu représenter les anges qui environnent le trône de la divinité, ce sont des enfants qu'on a choisis pour exprimer cet emblème.

Tels sont, Messieurs, les trois caractères de l'éducation que je m'étais proposé de vous exposer ce soir. Il me reste encore à vous développer bien brièvement, le mode de propagation que l'on a adopté de tout temps, mais bien plus particulièrement dans les sociétés modernes.

(A Continuer.)

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN.

VI. Simon de Nantua conduit à l'école des enfants qui perdent leur temps.

Le lendemain matin, Simon de Nantua et moi nous primes chacun un des jeunes garçons par la

main, pour nous rendre avec eux à l'école. La mère Bertrand nous y accompagna avec sa fille.

Au moment de notre arrivée, la classe allait commencer. Nous vîmes là environ deux cents enfants. Nous remarquâmes sur le visage de tous ces enfants une expression de gaieté franche et ouverte, un air de contentement qui faisait plaisir à voir, et qui prouvait bien que l'étude n'avait pour eux rien de pénible et de repoussant. La mère Bertrand fut enchantée et remercia beaucoup mon compagnon de voyage.

Les enfants paraissaient déjà impatients d'être sur les bancs ; tout à coup un silence profond régna dans la classe ; mais lorsque l'on entendit les élèves répondre avec facilité aux questions qui leur étaient faites, quel fut le recueillement de cette masse admirable d'enfants en prière !

Tant il est vrai que l'éducation, guidée par la religion, possède un doux attrait auquel le cœur de l'enfant ne peut résister. Le christianisme aime l'enfance, et il lui crée des instituteurs et des maîtres qui l'aiment. Il ne pense pas qu'il soit assez d'apprendre à l'enfant à lire, à écrire et à calculer, mais il complète l'enseignement du peuple par d'autres enseignements. Il lui met dans la main des livres où il apprend les devoirs de la vie. Il instruit l'enfant pour le rendre bon : c'est la seule instruction que la raison doit avouer. Elle seule peut mener à la vertu ; en affranchissant la jeunesse des vices et de l'ignorance, il la soumet aux lois de Dieu et de l'Etat.

« Eh bien ! dit Simon de Nantua à notre hôtesse, pensez-vous que votre fils puisse apprendre ici quelque chose ? — Je ne lui ai jamais vu tant de bonne volonté. — Avouez que ce serait mal à nous de laisser nos enfants dans l'ignorance et l'oisiveté, et de négliger tous les moyens qu'on nous offre pour les en retirer. Ce sont de si grands maux que l'ignorance et l'oisiveté ! c'est un terrain sur lequel naissent et croissent tous les vices. Si vous connaissez quelques personnes qui négligent l'éducation de leurs enfants, mère Bertrand, dites-leur cela, dites-leur qu'elles en seront fâchées un jour, et vous leur rendrez un grand service. »

Il est convenu que les deux petits garçons entraient dès l'après-midi du même jour à l'école, et nous nous retirâmes, lorsque la petite fille, qui n'avait encore rien dit, mais qui avait ouvert de grands yeux pendant tout le temps de la classe, demanda enfin à sa mère si elle ne pourrait pas aussi venir à l'école avec ses frères.

Les petites filles ne vont pas à l'école des garçons, dit Simon de Nantua ; mais il y en a une autre pour elles, où elles apprennent à lire, à écrire et à compter, de plus, à coudre de toutes les façons possibles, et surtout la belle morale de la religion. Il faut prier ta maman de t'envoyer à celle-là.

VII. Simon de Nantua met d'accord deux plaideurs.

Simon de Nantua avait affaire à Semur, et, pour nous rendre dans cette ville, nous devions passer par Dijon. Avant d'arriver à cette capitale de l'ancienne Bourgogne, nous nous arrêtâmes un soir dans une auberge où il y avait déjà plusieurs personnes qui étaient arrivées avant nous. Simon de Nantua, qui aimait la compagnie, proposa de souper tous ensemble en payant chacun son écot. Sa proposition fut généralement acceptée, et l'on se mit gaiement à table pour manger une excellente soupe aux choux, du lard et des pommes de terre.